

CARRIÈRE

Scientifiques innovantes

Fabienne Morand

La science les passionne. Elles auraient pu opter, par exemple, pour la recherche d'un nouveau vaccin humain, mais elles ont préféré plonger le microscope en direction de la terre.

«En première année de biologie, j'ai rencontré un professeur passionné par la mycologie. Découvrir que le champignon commence là où l'œil s'arrête m'a fascinée», se souvient Katia Gindro, responsable du groupe Mycologie et biotechnologie d'Agroscope, à Changins (VD), depuis douze ans.

Pour sa consœur, Fabienne Schwab, directrice de projet scientifique à l'Institut Adolphe Merkle de l'Université de Fribourg, la passion a débuté à l'adolescence avec une collection de champignons.

«Puis, j'ai adoré mes études de chimie, par exemple le fonctionnement des protéines», souligne celle qui, aujourd'hui, travaille sur un engrais bioinspiré à base de silice afin de stimuler le système de défense des plantes. Le but est de minimiser ou de se passer de produits phytosanitaires.

«La chimie est trop souvent connotée négativement alors que le sujet est passionnant. Heureusement, j'ai eu un enseignant au lycée qui m'a beaucoup influencée. Le plus important, en chimie, est d'avoir une forte intuition et un sens critique de soi-même, avant même de penser aux maths», ajoute la chercheuse.

Fonder sa propre start-up

D'autres femmes, leur doctorat terminé, ont eu envie de travailler sur un projet qui faisait sens à leurs yeux. Elles ont créé leur start-up.

Ainsi Camille Wolf, actuellement en postdoc à l'Université de Californie, à Davis, gère la recherche et l'innovation de Lowimpact Food, qu'elle a cofondé avec Simon Meister.

Grâce à leur élevage d'insectes, le duo valorise les coproduits de transformations



Des femmes inspirantes: Katia Gindro, Marie-Hélène Kolly Biemann, Fabienne Schwab et Olga Dubey (de haut en bas et de gauche à droite).



AGROSCOPE ET SP

Encourager les femmes à entreprendre

Malgré ces exemples, les femmes qui innovent et dirigent sont peu nombreuses. «Passion, résilience et persévérance sont trois mots qui me viennent à l'esprit pour qui hésite à fonder sa start-up. Le genre n'a pas d'importance pour considérer l'entrepreneuriat, les sciences ou l'ingénierie», appuie Camille Wolf. C'est le cas notamment de l'ingénieure agronome et diplômée en management Marie-Hélène Kolly Biemann. Une opportunité et un fort intérêt l'ont vu accéder au poste de responsable informatique et processus

Landi au sein du groupe Fenaco-Landi. A la tête d'un groupe d'experts, elle puise dans ses expériences familiales, où elle suppléait son père sur l'exploitation agricole, pour identifier les problèmes et rappeler aux techniciens informatiques que sur le terrain, la manière de procéder, de penser, est différente de ce qu'ils imaginent. «Je suis arrivée sans grandes connaissances systèmes et je m'éclate dans ce poste, sourit-elle. Finalement, nous nous mettons nous-mêmes des barrières. Si on a envie, il faut essayer, car on peut tout faire.»

FM

alimentaires (tels que les drêches de bière) en une solution de protéines durable.

Pour Olga Dubey, c'est un cours sur l'entrepreneuriat, suivi lors de son doctorat de biologiste, qui la convainc de fonder, en 2018, AgroSustain.

«J'étais davantage intéressée à ce qu'on peut faire avec la recherche qu'à devenir professeure.» Sa start-up développe des revêtements naturels pour ralentir la décomposition des fruits et légumes. Si elle est inscrite comme fondatrice, Olga Dubey souligne l'importance de pouvoir compter sur une équipe.

Sur le terrain

Cependant, pas question pour ces femmes de rester dans leur laboratoire. «Echanger avec des clients est la partie la plus sympa. Cela m'a fait réaliser à quel point il est difficile de produire de la nourriture», relève Olga Dubey.

Du côté d'Agroscope, l'étude notamment de la pourriture grise de la vigne pousse Katia Gindro à rencontrer des viticulteurs: «Le dialogue avec la pratique est toujours intéressant. J'aurai pu choisir un doctorat sur une pathologie au CHUV, mais cela ne me conve-

nait pas. Alors que travailler avec les plantes et leurs interactions me fascine. J'aime être dans la nature et active dans la durabilité».

Son rôle lui fait échanger avec des viticulteurs, mais aussi d'autres chercheurs, des étudiants ou des financeurs de projets.

«Les agriculteurs-viticulteurs sont de plus en plus informés. Ils se tiennent au courant. C'est constructif et agréable de travailler dans cet environnement», constate Katia Gindro.

FM

Des femmes discrètes mais présentes

«Les femmes sont nombreuses et partout. Elles effectuent un travail de fond dans la recherche, puis, quand arrive le moment de vendre leurs idées, elles sont trop nombreuses à se retirer», constate Geneviève Gassmann, cheffe de la région Suisse romande chez Fenaco-Landi.

Fort heureusement, celles-ci ne se retirent pas toutes. Mais la recherche d'interlocutrices en vue de la rédaction de cet article n'aura effectivement pas été toute simple.

Recherche de cheffes

Des responsables de communication, on en trouve sans problème, mais des cheffes de groupe de recherche ou des fondatrices de start-up, les-



Geneviève Gassmann.

SP

quelles sont, en plus, en lien avec l'agriculture, c'est moins facile à trouver.

De plus, ces femmes l'admettent aussi, celles-ci n'aiment pas se mettre en avant. L'exposition en freine une majorité.

Les compétences s'acquièrent

«Enfant, on se projette sur un modèle auquel on souhaite, ou pas, ressembler. Si l'on n'a pas de modèle, on ne peut pas se projeter et donc se construire. Dans toutes mes lectures et constats, lorsqu'on demande à une femme de prendre un poste à responsabilité, elle va se freiner d'elle-même, douter de ses capacités, voire demander l'avis de son mari. Alors que les compé-

tences, ça s'acquiert en chemin», résume Geneviève Gassmann.

Un milieu sans préjugés

Son parcours atypique – elle a notamment été directrice de l'Institut agricole de Grange-neuve (FR) et responsable de projet pour l'Exposition nationale suisse de 2002 – Geneviève Gassmann l'explique notamment par le milieu dans lequel elle a grandi, à Montana (VS). Elevée par une maman seule et des grands-parents, chez elle, toutes les femmes devaient travailler.

«Je n'ai donc pas grandi dans un milieu genré et je n'ai pas été victime de mes propres préjugés», conclut Geneviève Gassmann.

FM